

Chapitre sur la Règle de saint Benoît - CFM - Rome 15.09.2011

La troisième caractéristique du bon zèle que doivent avoir les moines, c'est « qu'ils se rendent à l'envie une exacte obéissance » ; littéralement : « qu'ils rivalisent dans l'obéissance - *oboedientiam sibi certatim inpendant* » (72,6).

Il est intéressant, et je dirais presque ironique, que saint Benoît présente l'obéissance mutuelle entre les frères comme un match, comme une compétition. Parce que l'obéissance est en soi une soumission à l'autre, une acceptation du fait que l'autre nous soit supérieur, qu'il nous passe devant. Par conséquent, c'est comme si saint Benoît nous demandait de nous engager dans un concours pour perdre. Gagne celui qui perd, qui arrive en dernier!

Pourquoi cela, pourquoi présenter ainsi l'obéissance mutuelle en communauté?

Nous devons penser aux passages de l'Evangile dans lesquels les disciples de Jésus, pratiquement jusqu'à la veille de sa Passion, rivalisent et se disputent pour voir qui est le plus grand parmi eux. Cette ambition, cette lutte est la grande dynamique du monde, qui continue malheureusement et continuera toujours à saper également l'Eglise. La lutte pour le pouvoir est l'énergie qui anime le monde, l'économie, la politique et toutes les sphères de la vie sociale. On ne rivalise pas pour servir, mais pour asservir ; pas pour obéir, mais pour dominer.

Jésus continue de répéter à ses disciples de tous les temps : « Les rois des nations agissent avec elles en seigneurs, et ceux qui dominent sur elles se font appeler bienfaiteurs. Pour vous, rien de tel. Mais que le plus grand parmi vous prenne la place du plus jeune, et celui qui commande la place de celui qui sert. Lequel est en effet le plus grand, celui qui est à table ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Or, moi je suis au milieu de vous à la place de celui qui sert. » (Lc 22,25-27)

La compétition de l'orgueil du monde pour le pouvoir et la domination sur l'autre a été terrassée par le fait que le plus grand de manière absolue, le Dieu fait homme, est allé totalement à contre-courant et a choisi pour lui-même la dernière place, la place du serviteur. Jésus a inauguré une compétition à contre-courant, il a inversé l'échelle des valeurs. Il a mis le but de la course de la vie à l'opposé de là où le met le monde entier : celui qui perd gagne ; celui qui sert règne ; le plus grand est celui qui se fait le plus petit ; qui s'abaisse s'élève ; qui perd sa vie pour les autres vit en plénitude.

L'obéissance mutuelle que saint Benoît demande entre les membres de la communauté n'est pas d'abord une question d'ordres à exécuter, bien qu'au chapitre 71, qui traite de l'obéissance entre les frères de la communauté, il mentionne également cet aspect ; c'est plus une question de service mutuel, d'être serviteurs les uns des autres. Précisément, l'idée de compétition dans l'obéissance nous fait comprendre que cette obéissance n'attend pas un ordre, mais prévient ce dont le frère ou la sœur peut avoir besoin, ou peut vouloir ou désirer de nous.

La communauté devient ainsi un milieu de vie qui nous éduque sans cesse à renoncer à la domination, au pouvoir. Consentir en toute liberté à stopper la course des prétentions pour accorder continuellement aux autres l'attention dont ils ont besoin,

nous libère de l'esclavage de l'ambition, de la soif du pouvoir, qui est l'idolâtrie la plus insidieuse et la plus subtile.

La soif de pouvoir, je la vois dans chaque communauté. Elle s'infiltré partout, peut naître et s'enflammer à propos de tout. Son fruit est toujours la division, la discorde dans la communauté. Elle peut produire entre quelques-uns de la connivence, de la complicité, qui affermit encore sa force de séparation. Dans l'Évangile, nous voyons comment l'ambition de quelques disciples à être les plus grands provoque le mécontentement des autres et donc la division entre eux (cf. Mt 20,24).

Il y a un cas où l'Évangile nous fait comprendre que nous avons souvent hérité cette ambition de notre famille. C'est la scène de la femme de Zébédée qui présente à Jésus ses fils Jacques et Jean, pour lui demander de les faire asseoir à sa droite et sa gauche dans son Royaume (Mt 20,20-21). Le besoin de réussir, d'être les premiers, d'avoir du succès, nous l'avons souvent reçu de nos parents, absorbé dans nos familles ! Et en soi c'est normal ; il est normal que les parents veuillent la meilleure réalisation possible pour la vie de leurs enfants. Le problème est que souvent, le succès que les parents souhaitent pour nous n'est pas vraiment évangélique, même si, consciemment ou inconsciemment, nous l'apportons jusque dans un monastère, jusque dans notre relation avec le Christ. Nous en arrivons à demander à Jésus de réaliser notre projet humain de réussite et de succès. Et à Jésus qui non seulement vient d'annoncer sa passion et sa mort, comme juste avant la demande de la mère de Jacques et Jean (cf. Mt 20,17-19), mais qui, en ce qui nous concerne, a effectivement déjà souffert et est mort pour nous.

Souvent, nous sommes bien plus déterminés par notre ambition, et par l'ambition des autres sur nous, que par la mort et la résurrection de Jésus-Christ.

Comment guérir de ce manque de prise de conscience que la venue du Christ est une réalité ? Comment guérir de ce manque de liberté par rapport à l'ambition mondaine qui nous habite et nous enchaîne ?

Jésus nous montre l'exemple du lavement des pieds (voir Jn 13,1-20), nous montre le chemin du service mutuel, comme possibilité de conversion de notre soif de pouvoir et de domination. La communauté comme lieu d'obéissance mutuelle est alors un environnement qui, lentement, progressivement et patiemment, rééduque le désir de notre cœur, un lieu qui nous permet de revenir encore et toujours à la juste position à l'égard de la vie, à l'égard des frères et sœurs en Christ, à l'égard de nous-mêmes : la position qui consent à servir, à servir en toute liberté, en obéissant librement au besoin et à la volonté de l'autre.

Saint Benoît nous indique ainsi la communauté comme le lieu concret où notre liberté peut toujours choisir d'être libérée du repliement sur son propre projet pour se dilater vers l'espace sans limites de la charité qui sert et donne la vie.

Mauro-Giuseppe Lepori
Abbé Général OCist